

## **Pour Charlie Hebdo – Agnes Benedetti, Rire face aux pouvoirs**

Agnès Benedetti

Psychanalyste, Arles, membre de l'ALI, présidente ACPI

Mercredi 7 janvier 2015 – Pour Charlie Hebdo

Vous apprenez cela dans le courant de l'après-midi, vous n'avez pas écouté les informations à la mi-journée.

L'information du jour c'était pour vous l'AVC que votre frère avait subi à bas bruit, et le courriel où il vous l'avait appris. La conversation que vous avez eu avec lui, la façon dont il envisageait la suite. Vous êtes restée avec ce fait du jour, le monde vous était opaque.

Dans la rue ensoleillé cinq policiers déambulent virilement, mais pourquoi donc ? Vous croisez une amie: les dessinateurs de Charlie Hebdo sont tous morts vous dit-elle. Vous ne vous souvenez plus tellement, l'effroi sans doute, puis le sentiment que quelque chose de votre chair faisait soudain défaut, un vacillement, et une paralysie, puis au fil des heures, le chagrin.

Vous vous êtes rendue au seul rendez-vous de votre cabinet de la soirée, ayant déjà perdu de vue le travail du soir avec vos collègues en séminaire. Lors de cette séance là, vous percevez par votre écoute que la liberté d'expression est une guerre de l'intime, que la parole est un acte politique, que se tenir dans le fauteuil du psychanalyste est un fait de résistance, comme de se soumettre au divan est un acte d'insistance.

Vous rejoignez la place de la République une fois la séance terminée. Du monde se trouve là, vous cherchez un visage connu, et vous rencontrez une connaissance, engagé depuis longtemps. Vous entreprenez une vaste conversation. Il vous fait part de toutes ses analyses, vous même vous ne tarissez plus. Vous lui confiez que vous avez eu besoin de vous rapprocher des gens qui avaient besoin de se rapprocher entre eux. Vous vous êtes tous rapprochés, sous la voûte de la grande salle de la Mairie. Vous parlez longtemps, vous pensez à son épouse il vous invite à les rejoindre à l'occasion. Que vous seriez bien reçue. Vous reprenez l'étoffe, les accrocs sont partout. Sous la voûte de la salle de la Mairie d'Arles, en ce soir du 7 janvier 2015, il n'y avait que quelques biens pensants comme lui, comme vous. A moins que ce ne soit des personnes qui voyaient à leur pied la terre ouverte, le sol béant, la tombe de Douze. Douze d'un coup... Et puis il y a ces propos qui débarquent par rafales: les morts par milliers au Moyen-Orient ou en Afrique valent-ils ceux de l'Occident ? Faut-il frapper ici pour que l'Occident se rende compte de la guerre qui se joue? Que dire des centaines et des milliers de morts, des massacres perpétrés ? Mais ce soir, douze sont partis.

Vous décidez enfin de rentrer, curieusement vous avez hâte de trinquer, et passez acheter de quoi boire. Vous savez que vous allez écrire quelques lignes. Vous vous arrêtez à la superette et vous vous décidez assez rapidement pour une bouteille de champagne. L'affaire a déjà tourné en vous. La subversion fait son œuvre, ce ne sont pas n'importe quel morts ceux là : ils sont morts de faire rire ceux-là. Aussi, allez-vous boire à la nouvelle année, à l'expression qui n'est jamais libre, jamais possible, toujours une guerre sociale et intime, toujours un fracas. Vous achetez une bouteille de marque Alfred de Rothschild, en hommage à la finance à qui nous devons tous les nouvelles injonctions de Soumission, titre d'un roman paru tout juste la veille, l'impuissance comme seul horizon.

Parmi les douze, (à ce moment de l'Histoire le sacrifice, c'est eux), se trouvait Bernard Maris que vous avez lu voici quelques mois, dans son avant-dernier ouvrage intitulé « L'homme dans la guerre », chez Grasset, un travail de lecture des récits de Genevoix et de Junger, regards croisés. Ce texte vous avait permis d'entre-apercevoir une jouissance généralement passée sous silence dans l'effroi de la guerre.

Bernard Maris, aujourd'hui disparu avec onze autres :

« Tuer rend fou. Jungër : « L'enthousiasme arrache l'âme virile au-delà d'elle-même si haut que le sang bouillonne et bat contre les artères, submerge le cœur d'écume brûlante...C'est une ivresse au-dessus de l'ivresse, un déchaînement qui fait sauter tous les liens» D'innombrables pages de Jünger évoque la folle démente, sensuelle, orgiaque liée au combat, l'extase du massacre.

La mort de près fit découvrir à Genevoix le corps des hommes. Lors de sa première offensive lorsque les balles commencent à tuer, il est étreint d'une grande pitié, on pourrait presque dire une grande tendresse pour ses soldats. Ce sont des enfants. Voilà l'attaque par bonds, en plein champ, le sabre dans une main...On dirait du jeu. Ils sont invincibles. Le sifflement des balles, les aboiements des Mauser, les claquements secs de Lebel, cette mitrailleuse déchaînée, assourdissantes qui tire à côté de lui, et les fameux « frelons» qui frôlent les oreilles, tout ça n'est qu'un jeu. Et soudain : les balles qui ne jouent plus, « qui cherchent les poitrines, les fronts, la chair vivante...» Ah non ce n'est donc plus du jeu ! « Presque tous me font l'effet d'enfants, des enfants que l'on voudrait protéger, consoler. J'ai envie de crier à ceux de là-bas : « Ne les touchez pas ! Vous n'en avez plus le droit ! Ils ne sont plus des soldats» Il sont redevenus ce qu'ils sont, des enfants, des enfants à consoler (...) Les hommes tombent. Un grand vide ce fait à côté du sous-lieutenant Genevoix, qu'il évoque dans « Ceux de 14 », puis dans nombre de ses livres, un vide qui témoigne de l'unité non seulement de l'espèce humaine, mais de la vie sur terre.

C'est ce vide créé par la mort qui est l'une des plus belles scènes de « La dernière harde », lorsque la mère, la biche, meurt en plein galop tuée à côté de son faon, lequel ressent comme un gouffre près de lui. Genevoix a vécu ce qu'a vécu ce faon. Un homme tombe à côté de lui. Il n'ose regarder. Il perçoit le trou dans l'unité de la vie, se tourne, voit l'homme dont les jambes sont secouées de spasmes et les mains raclent le sol – ce raclement épouvantable, pitoyable, que l'on retrouve évidemment chez Jünger, dans toutes les descriptions de combat depuis l'Illiade : ce désespoir de l'homme qui s'accroche à la terre. »

Bernard Maris avait lu et pensé ces écrits prémonitoires pour son existence, questionnant la jouissance et le gouffre de la destruction, comme par anticipation. Vous vous sentez vous extraire de la terre ensanglantée et encore chaude, et vous redresser par bravade, par courage, ou par colère vers le dessin de Charb, tout aussi prémonitoire: « Toujours pas d'attentat en France ?... Attendez, on a jusqu'à la fin janvier pour présenter ses vœux » Des humains au fait de leur destinée exigent de vous.

Alors santé et Meilleurs Vœux ! Et pour la fête des amoureux, nous nous réunirons, nous ferons un banquet. Une farce, des bons mots et une Batucada pour se tenir droit devant la reconstruction des décombres : rire, dire, vivre.

Récrit le 6 février.

Ce texte a été écrit le soir du 7 janvier, quelque peu modifié pour ce jour. Il ne prend donc pas en compte la suite des événements, le décès de la jeune policière le jeudi, celui des otages dans l'hyper cacher le vendredi. Suite des événements qui n'ont fait que me, puis nous, collectivement dans notre association, conforter dans la décision de nous réunir aujourd'hui autour de la question qui fut attaquée : le Rire. Puis, nous en parlerons, la représentation. Car le rire mais aussi la représentation viennent corroder la pensée pleine qui prend le pouvoir. Le rire attaque le pouvoir par un hoquetement du corps. Ce hoquetement peut tout autant être un sanglot, comme on dit des larmes au rire, ou l'inverse, le plaisir de voir jaillir ce qui est factice ou pris en défaut dans la posture du puissant et alors le rire l'entame soudain et permet de faire advenir un espace inattendu qui nous ouvre vers un hétérogène possible. L'hétérogène est combattu par la pensée totalitaire, qui est pourtant notre seul horizon de vivants.

Agnès Benedetti